

D 11166

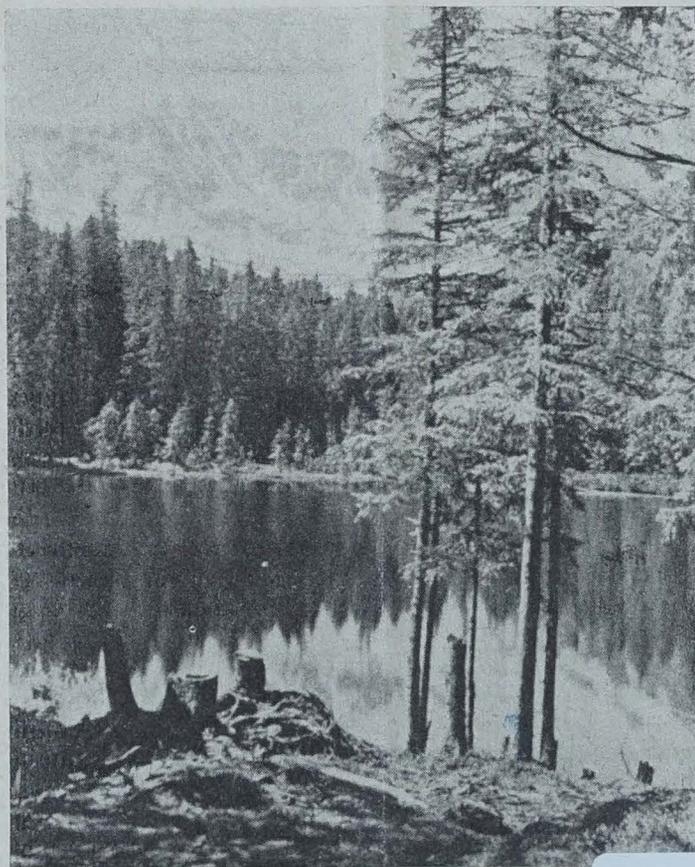


NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	<i>Rédaction et administration</i>	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	France : 3 fr. par an
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	Pologne : 2 zlotys
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	
	Téléphone : Odéon : 62-10	



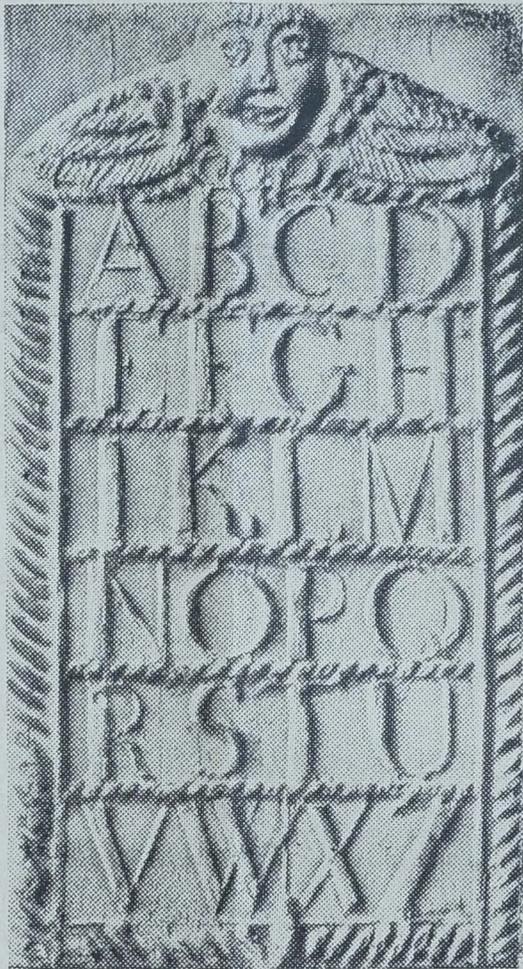
UN ETANG DANS LES MONTS TATRY

B.U.C. LILLE 3

D 021 947470 3



Une aimable
façon
d'apprendre à lire



Un Abécédaire
en pain d'épices
de Torun



DE CI DE LA

Vos camarades polonais sont déjà en vacances. Pour eux, les congés ont commencé le 16 juin ; ils finiront, en revanche, le 19 août.

Leurs vacances de Noël sont plus longues que les nôtres : elles vont du 23 décembre au 15 janvier. Mais à Pâques, les écoliers ne jouissent que d'une semaine de repos, ce qui s'explique par la proximité des grandes vacances.

**

Les étudiants polonais sont nombreux en France. Ils forment des cercles (où vous seriez les bienvenus, chers lecteurs français !) à Paris : 9, rue Michelet ; à Nancy : place Stanislas ; à Grenoble : 11, rue Nationale, etc. A la rentrée, pourquoi ne pas vous mettre en rapports avec eux ?

**

Il y a en Pologne 45.000 étudiants, dont 12.595 jeunes filles. Ils se répartissent entre les 6 universités de Varsovie, Craçovie, Wilno, Léopol, Poznan et Lublin. On compte 967 étudiants en théologie, 11.818 en droit, 3.757 en médecine, 859 en pharmacie, 449 en art dentaire, 862 en art vétérinaire, 12.805 en philosophie, 2.218 en agriculture, 954 en chimie, 541 pour les mines, 402 pour la technique générale, 627 pour les beaux-arts, 3.939 pour le commerce. Autres études : 129.

**

La correspondance internationale entre les jeunes gens se développe sans cesse. D'après une enquête menée par la Croix-Rouge, sur 48 Etats des cinq

parties du monde, la Pologne occupe le 7^e rang pour le nombre des lettres et des albums expédiés par ses étudiants. Elle est devancée en Europe par l'Autriche et la Tchécoslovaquie, mais elle vient avant la France, l'Italie et l'Allemagne.

**

Les Varsoviens ont ajouté à la « Semaine de Bonté » un « Jour de Bonté pour les animaux ».

Ce jour-là, on put voir défiler dans les rues de la capitale un cortège peu banal.

Un orchestre le précédait ; puis venaient les éclaireurs, porteurs de transparents, sur lesquels on lisait : « A bas les fouets ! — Ne laissez pas martyriser les chevaux ! — Nous, les chiens, nous demandons un asile pour nos frères... »

Le cortège se composait de dames et de messieurs amis des bêtes, qui conduisaient leurs pupilles quadrupèdes : qui son chien, qui son chat, son cheval, son âne ou son singe. On promenait aussi perroquets et canaris. Mais l'« étoile » qui dépassait tout le monde par sa haute taille, c'était... un chameau, — celui du Zoo de Varsovie.

La plupart des héros de cette fête originale y prenaient part à pied, pardon ! à quatre pattes. Quelques-uns, plus chic, se produisaient en voitures, charrettes, fourgons. Il y avait en tout plus de cent véhicules dans le cortège.

Quelques animaux portaient des tirelires, dans lesquelles tombèrent plus d'un don au profit de la Ligue des Amis des Bêtes.

Qui va en Pologne cette année ?

Le premier août, à dix heures du soir, pensez à vos camarades réunis à la gare de l'Est, près du train qui va les emmener en Pologne.

Ils seront trente-neuf : vingt-deux élèves de l'École Normale de Caen, quinze de l'École Normale de Loches et deux de l'École Normale de Versailles. Le Directeur de l'École de Caen, et l'un de ses professeurs, conduiront la joyeuse bande.

Le lendemain les verra déjà à Berlin, et une nouvelle nuit les trouvera... dans leurs lits, à Poznan. Même s'ils préfèrent les draps français aux draps si étroits de la Pologne, ils dormiront à poings fermés après ce long voyage. Puis ce sera la tournée des villes polonaises : Poznan, Gdynia, Varsovie, Cracovie, Wieliczka, Zakopane, Katowice... la plaine, la mer, les montagnes, les mines.

Nos jeunes gens iront près de Varsovie, à Wilanów,

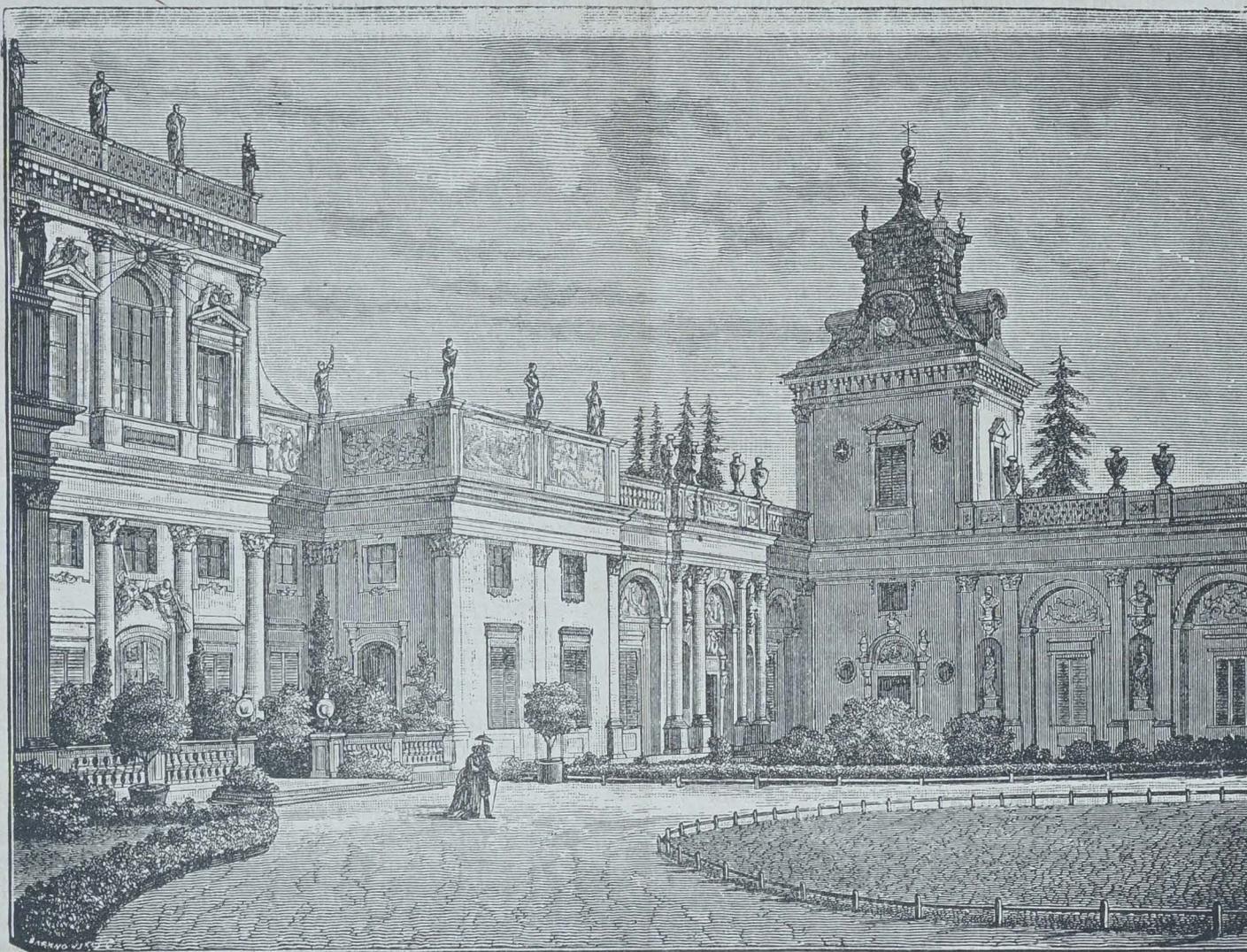
retrouver les souvenirs du roi Jean III Sobieski, qui délivra définitivement l'Europe des invasions asiatiques par sa victoire sur les Turcs à Vienne, au temps de Louis XIV. Ils verront la tente ravie au grand vizir, trophée de guerre.

La reine Marysienka, du haut de son cadre, sourira à ses jeunes compatriotes, venus la saluer dans son palais de Pologne.

Vous, lecteurs, vous vous contentez de regarder la gravure ci-dessus, sans qu'elle puisse vous évoquer les splendeurs de ce palais, ni ses eaux vives, ni ses parterres.

Pourtant, n'enviez-vous pas les Normaliens qui les verront de leurs yeux ?

Si vous le voulez, ce sera votre tour, l'an prochain. Les « Amis de la Pologne » organiseront votre voyage, votre beau voyage !



UNE AILE DU PALAIS DE WILANOW

D'après une vieille gravure.



Pulaski et l'Amérique

Il n'est pas un Américain qui ne connaisse Pulaski et ne prononce son nom avec respect : Pulaski, le compagnon de Kosciuszko, qui s'en vint avec lui combattre aux côtés de Washington et de Lafayette pour l'indépendance des Etats-Unis.

En Amérique, on ne compte plus les avenues, les rues, les parcs, les villes même qui portent son nom. Il y a des bourses d'études et des institutions qui lui sont dédiées. Ses biographies ne se comptent plus. A Brooklyn, l'énorme central téléphonique porte le nom de « Pulaski Exchange ». Enfin, l'année américaine compte une fête nationale qui est : la Journée de Pulaski.

Les Américains aiment le héros polonais parce qu'il est pour eux le symbole de la liberté. « Il fut, dit le président Taft, un chevalier, digne fils de la nation chevaleresque, un chevalier sans peur et sans reproche, et pourtant aimable et doux comme une femme. On retrouve en lui tout le charme romantique de l'antique chevalerie ».

Le journaliste Lynch, de la Caroline du Sud, répète les paroles de son grand-père, qui connut personnellement Pulaski : « Il n'y a personne dont le nom éveille chez nous un enthousiasme aussi brûlant que celui de Pulaski. Lui et William Washington (le frère de l'illustre George) étaient les vrais chefs de la cavalerie, et nous autres, gens du Sud, nous nous connaissons en chevaux. Tous ceux qui ont vu Pulaski, les nègres comme les blancs, le considéraient comme l'incarnation de la force, de l'énergie et de l'élégance, quand il était à cheval. Son courage romantique, sa fantaisie, éblouissaient les spectateurs. Et comme il aimait la Pologne, sa patrie ! Comme il souffrait pour elle !... »

Un historien américain, Jared Sparks, a écrit dans sa « Vie du Comte Pulaski » : « Il était dans la vie privée tendre, aimable, droit, sincère, généreux envers ses ennemis, et tout dévoué à ses amis.... Ses soldats le regardaient comme un frère et supportaient allègrement pour lui leurs misères. Ils auraient fait face à n'importe quel danger, enflammés par ses paroles et son exemple. Il possédait au plus haut degré l'art de gagner les cœurs. Qu'il se soit acquis et qu'il ait conservé l'amitié de Washington est la meilleure preuve de ses mérites d'officier et de sa valeur d'homme. »

Lorsque, ayant combattu pour sa patrie déchirée, Pulaski vint à la rescousse des Américains, qui voulaient eux aussi être libres, il arriva, sans connaître la langue anglaise. On raconte avec humour qu'il ne savait qu'un seul mot : « forward ! » (en avant !) Ce n'était pas mal, pour un commandant de cavalerie...

En réalité, Pulaski dompta la langue étrangère en même temps que les autres difficultés. Il eut affaire à bien des jaloux, à bien des intrigues, avant d'être nommé général et de pouvoir déployer ses rares talents de stratège. Il fit adopter de nouvelles méthodes, et mérita le titre de « père de la cavalerie américaine ». Mais à son génie, il ajoutait un dévouement sans bornes, qui lui fit trouver la mort.

Le 11 octobre, jour anniversaire de sa mort, l'Amérique entière célèbre sa mémoire. Blessé à la bataille de Savannah, et transporté par ses amis sur un navire qui faisait voile pour Charleston, Pulaski expira en pleine mer, et ses restes furent confiés à l'Océan. Mais à l'arrivée du navire, des funérailles solennelles furent pourtant célébrées à Charleston devant un catafalque vide, entouré par les officiers américains et français. Un mois après, le Congrès des Etats-Unis ordonnait que l'on érigeât un monument au héros. En 1855, une colonne était élevée en son honneur à Savannah. Son buste est au Capitole à Washington, et sa statue équestre sur l'Avenue de Pensylvanie. D'autres statues le représentent à Chicago, New-York, Milwaukee, à Rhode Island, dans des villes du Massachusetts et du Wisconsin. Les plaques commémoratives sont trop nombreuses pour être citées.

Le poète Longfellow consacra à Pulaski son œuvre : « Hymne des sœurs de Moravie », que chaque Américain connaît par cœur.

Il y a quatre ans, l'Amérique célébra le cent cinquantième anniversaire de la mort du généreux Polonais. Ce furent partout des cortèges, des séances solennelles, des discours. Un timbre-poste fut émis à l'effigie du héros.

On voit que son souvenir est resté aussi vivant qu'au lendemain des luttes pour l'Indépendance. Et pour avoir donné à l'Amérique un tel défenseur, la Pologne entière est vénérée dans le Nouveau-Monde.



CASIMIR PULASKI

Worochta

ou

Le Pays

Basque

de la Pologne



Howerla (2056 m.) Czarnohora.

LA HOWERLA

Dans cette partie de la Pologne orientale qui s'appelle le Pokucie, aux confins de la Roumanie, serrée entre les rivières Czeremosz, Pruth et les confluent du Dniestr, dans une chaîne des Carpathes, qui s'appelle les Beskides, se trouvent plusieurs endroits d'une ravissante beauté, parmi lesquels un vrai bijou est « Worochta », située à 750 mètres d'altitude et qui compte 1300 habitants. Elle est fréquentée chaque année par 5.000 personnes. C'est le district de Stanisławów, l'arrondissement de Kolomyja. Cette terre possède bien des souvenirs historiques : la culture polonaise, durant des siècles, y fraya son chemin à travers les marécages, les forêts et les steppes. Elle est semée de tertres, qui sont les tombeaux des défenseurs de la Pologne, tombés dans les luttes contre les Turcs et les Tatares. Elle a été aussi en 1914 et 1915 le champ de bataille de nos Légions de volontaires qui ont reconquis l'indépendance de notre patrie. Contrée riche en forêts, mines de sel, cire, gaz, force hydraulique, scieries. Les montagnes sont très belles. A l'aube, lorsque l'aurore paraît sur les sommets couverts de neige, une teinte rougeâtre envahit les rochers, puis resplendit en rayons dorés qui se dépliant en éventail, et descendent sur les forêts de sapins et de pins en dentelle fine, verte et sombre. Un étage plus bas s'étendent de vastes pâturages qui forment dans ce tableau un tapis de velours traversé par un large ruban argenté : le Pruth. Une chaussée serpente dans les bois, entre les rochers escarpés, elle traverse les nombreux ponts, passe par deux célèbres tunnels, percés dans la chaîne des montagnes. Elle aboutit à Worochta.

Aujourd'hui, Worochta est une station climatique qui peut rivaliser avec celles de l'étranger. Au pied d'une chaîne de montagnes, la « Czarnohora », dans la vallée du Pruth, enserrée de forêts de conifères,

qui exhalent le parfum de la résine, son climat est doux, sain, frais, favorable aux estivants et aux malades. Il y a une vingtaine d'années ce n'était qu'un hameau habité par des paysans d'origine ruthène : les Houtsoulès ; ce n'était même pas une commune, car sous le rapport administratif, elle appartenait à la commune voisine, Mikuliczyn. Worochta est habitée par des montagnards robustes, aux traits réguliers, au regard vif, un peu sauvage, aux yeux noirs et brillants. Ils sont vindicatifs et portés à la colère. Ils diffèrent des autres habitants par leur costume pittoresque et par le genre de travail. L'habit d'un houtsoule se compose de larges pantalons en drap noir, d'une chemise de toile brodée au col et aux manchettes, d'après les motifs originaux du pays, d'une veste en peau de mouton, ornée de broderies et de dessins en cuir rouge. Aux pieds ils portent des sabots en cuir qu'on appelle : « postoly », une large ceinture serre la taille, incrustée de boutons en cuivre. On y passe la hache, le couteau, sorte de « tomahawk » ; une sacoche suspendue à l'épaule, et un chapeau de feutre noir complètent ces atours.

Les femmes portent des chemises de toile richement brodées sur les manches ; au lieu de jupes, elles ont deux espèces de tabliers en tissu de laine rouge avec une bordure, une large ceinture de laine, une veste analogue à celle des hommes, et un fichu en soie à ramages sur la tête ; au cou une quantité de colliers de perles de couleur et des rubans. Les femmes montent à cheval et fument la pipe comme les hommes.

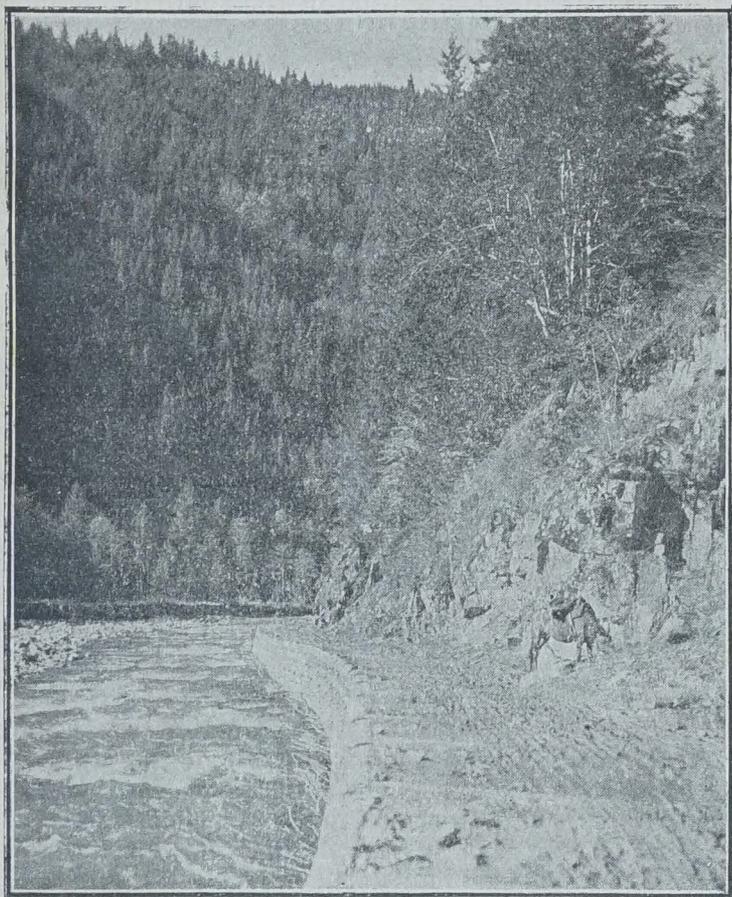
En général, c'est un peuple pauvre, qui vit du travail manuel. Les Houtsoules sont de rudes bûcherons et des rameurs. Avec des radeaux, formant une sorte de plancher sur l'eau, ils traînent le bois sur le Pruth ; la descente dure parfois des semaines, et le soir, au clair de lune, on les voit qui passent doucement la

rivière en chantant des airs mélodieux. La petite lumière de leur pipe éclaire les radeau où les hommes sont comme des fantômes. Ils vont ainsi jusqu'à la Mer Noire.

Les montagnards sont très attachés à leurs montagnes et souffrent de nostalgie au régiment. Ils ont composé de très belles chansons qui parlent de leur tristesse. Aujourd'hui, les alentours de Worochta ont gardé leur ancien caractère, mais le terrain au bord de la rivière est complètement métamorphosé. Au lieu de pauvres et basses chaumières, s'élèvent de grands édifices : pensions, hôtels, restaurants, villas élégantes, sanatoria, maisons pour les touristes. Pendant toute l'année, des visiteurs de toute la Pologne fréquentent cette charmante station climatique.

Worochta est aussi centre de courses et d'excursions touristiques. A Zaroślak commence la saison pour les « skis » à cause de l'enneigement favorable.

La plus belle excursion de Worochta est à la Howerla, sommet de la Montagne Noire, ou Czarnohora (2058 mètres de haut). De cette montagne la vue s'étend fort loin. On voit au sud le mont Pietros (2022 m.), à droite, la Bliznica (1883 m.), à l'ouest, les pâturages ; au pied, le Pruth qui murmure, les ponts de chemin



UN DÉFILÉ DU CZEREMOCZ



PAYSANS HOUTSOULES

de fer, des viaducs, les forêts et les rochers, la ville pleine de vie. Assise sur la Howerla, je suis isolée, et comme suspendue entre la terre et le ciel. Contemplant la beauté immaculée des monts neigeux, escaliers pour l'ascension du ciel, et cette belle rivière qui coule comme notre vie en bondissant sur les rochers et les obstacles et emportant nos rêves, nos amours et nos espérances terrestres pour les abîmer dans la mer infinie, je me rappelle les vers de notre poète Vincent Pol : « Ces trésors, ces tableaux de la nature et de la liberté, gardez-les dans votre cœur, au temps de votre jeunesse, car ces impressions douces ne reviendront jamais deux fois. »

Lala AXENTOWICZ.



La Fête de la Saint Jean



FLEURS. — *Tableau de Tamara Lempicka*

La fête de la Saint Jean en Pologne est, par excellence, la fête de l'été, et ses origines remontent aux temps du paganisme. Elle s'est substituée à une ancienne fête païenne, très chère aux Slaves et très solennellement fêtée : celle du dieu de la jeunesse et de la beauté, nommé Lado ou Koupala. Plus tard, on appelait cette fête : Sobotki, et c'est sous ce nom qu'elle a été si joliment chantée par le plus grand poète polonais du XVI^e siècle, Jean Kochanowski, celui qui étudia à Paris et fut l'ami de Ronsard.

La fête de la Saint Jean symbolisait en Pologne le triomphe de l'été victorieux et le commencement d'une nouvelle saison. Comme la nuit de la saint Jean était la plus courte de l'année, on lui attribuait une influence extraordinaire. Les anciens Polonais, croyaient que dans cette nuit, les « russalki » (fées d'eau) sortaient du fond des eaux et attiraient les passants dans les flots, que les diables et les esprits de la forêt guettaient les imprudents voyageurs. Et pourtant, c'était aussi la seule nuit, où l'on pouvait trouver le bonheur sur la terre, en découvrant la fleur de la fougère. Comme on sait, la fougère fleurit sans fleur, et même

il existe, à ce propos, une gracieuse devinette polonaise populaire :

- « Qu'est-ce qui fleurit sans fleur ?
- « Qu'est-ce qui court sans but ?
- « Qu'est-ce qui fait la neige blanche en plein été ? »

Pour les curieux, voici les réponses successives : la fougère, la rivière et l'écume des eaux en été.

Or, la tradition populaire prétend que la fougère fleurit une seule fois par an, dans la nuit de la saint Jean. Sa fleur surpasse en beauté tout ce qui existe au monde, mais il est fort difficile de la découvrir, car mille tentations arrêtent le chercheur. Il faut avoir un cœur pur et beaucoup de courage pour arriver jusqu'à la fleur merveilleuse. En revanche, celui qui possède la fleur de la fougère sera le plus heureux des hommes, tout lui réussira et tout lui sera connu. Il aura, en quelque sorte, une corne d'abondance et une baguette magique. Beaucoup de gens en Pologne ont donc cherché la fleur de la fougère au cours de la nuit de la saint Jean. La tradition ne nous en signale guère qui l'aient trouvée.

Quant à la fête elle-même, son rite essentiel était d'éteindre le feu, souillé par l'emploi qu'on en avait fait durant toute l'année et de le rallumer. En même temps, pour se purifier, les gens et les animaux domestiques sautaient par-dessus le feu, après avoir pris un bain dans une rivière ou un ruisseau. C'était, en quelque sorte, un hommage au soleil qui avait fait renaître la nature après le long sommeil de l'hiver. Ces usages demeurèrent pratiqués couramment jusqu'au XVIII^e siècle, où le roi Auguste III de Saxe et de Pologne les fit défendre, sous prétexte qu'il s'y produisait parfois des accidents. La coutume s'est cependant maintenue encore longtemps dans certaines provinces.

Ceux qui prenaient part à la fête, s'habillaient de blanc et ceignaient leurs habits d'une herbe, nommée armoise, qui avait la réputation de préserver de tous les mauvais sorts. On ornait aussi de cette herbe les bêtes, que l'on faisait passer au-dessus du feu. Nos paysans croient encore aujourd'hui que cette herbe préserve du mal et défend le bétail contre les épidémies et les maladies en général.

Dans la province de Mazovie, encore au XIX^e siècle, les femmes âgées et les jeunes paysannes se rassemblaient autour d'un feu dans la nuit de la saint Jean, au milieu des champs. Les jeunes filles dansaient autour du feu, tandis que les matrones jetaient dans le feu de la molène, de la rue, de la sauge, de l'armoise, pour chasser le mauvais sort, tout en chantant :

Que la rue craque dans le feu,
La sorcière crie dans le feu ;
Que la branche de l'armoise se casse,
La sorcière gémit en vain.
Nous venons ici de très loin,
On ne nous prendra pas notre lait.

Puis, elles versaient dans le feu un peu d'eau-de-vie.

Le dernier rite des Sobotki, c'est le lancement des couronnes de fleurs sur l'eau par les jeunes filles. Cela

s'appelle : « Wianki » (les couronnes). Cette habitude est si gracieuse et si pittoresque qu'on la pratique encore de nos jours, sans y attacher naturellement la même importance qu'autrefois.

Dans certaines régions, les jeunes filles lancent des couronnes de fleurs et d'herbes dans les ruisseaux en chantant :

Pourquoi pleures-tu ma jeune fille ?

Quel est ton chagrin ?

Ne pleure pas, Kasia (diminutif de Catherine), ton [Jeannot,

Il sera tien.

Revenues à la maison, elles jettent des bouquets d'herbes et de fleurs sur les toits des maisons, des écuries et des étables, pour les préserver du mauvais sort.

Dans d'autres provinces, le soir de la veille de la saint Jean, on allume un grand feu loin du village, sur le bord élevé d'une rivière. Là, se rassemblent les jeunes filles et les jeunes hommes et les premières lancent, tout en chantant, des couronnes sur l'eau, que

les seconds tâchent de rattraper. Evidemment, dans les villages, où tout le monde se connaît, chaque garçon tâche d'attraper la couronne de la jeune fille qui lui plaît, et celle-ci s'y attend un peu. Aussi quel chagrin quand un autre attrape la couronne et que de potins et de présages. Il arrive aussi parfois que, profitant de l'occasion, l'amoureux timide saisit ce prétexte de se déclarer en repêchant la couronne de l'objet de sa flamme. En tout cas, c'est très gai et très amusant : on danse jusqu'à l'aube, en appelant au secours « Jean le Vert » ou « Jean le Blanc », c'est-à-dire saint Jean.

Aujourd'hui, Varsovie envie la province et elle a aussi sa fête des « Wianki », la veille de la saint Jean.

Des jeunes gens appartenant aux sociétés sportives et des demoiselles de la meilleure société y prennent part, et on peut assurer que, par un beau temps, le spectacle est infiniment joli et les spectateurs ne manquent pas.

Léon LUBIENSKI,

Membre du Sénat de Pologne.



LA VALLÉE KOSCIELISKA



Ce que verront les Normaliens - en Pologne -



DANSE MONTAGARDE

Une Ecole Normale Polonaise



DESSIN DE FRANÇOIS REMBOWSKI

Oserai-je vous parler de l'Ecole Normale de Lowicz ? Je l'ai visitée du haut en bas et de long en large en une demi-heure !

De cette visite... fulgurante, il me reste pourtant des souvenirs très nets.

Elle est installée dans un ancien couvent aux vastes proportions, aux longs couloirs voûtés, aux salles larges et hautes. Il a fallu se presser pour aller d'un bout à l'autre d'un édifice aussi ample ! J'arrivais *impromptu*, amenée par Madame Guszczynska, professeur au Lycée de garçons. Ainsi doivent survenir les Inspecteurs consciencieux, sans être annoncés et à l'heure la moins indiquée pour une visite. Le Directeur fut surpris, mais il n'avait rien à cacher ! Les cuisines étaient éblouissantes de propreté. Pour ne pas glisser sur le pavage poli, les servantes restaient nu-pieds, mais leur peau blanche ne se ternissait pas de la moindre poussière. Les casseroles reluisaient. On ne voyait pas une miette de pain, un déchet de viande. C'était une cuisine modèle ! Les dortoirs étaient un petit peu moins bien tenus : sans doute ne faut-il pas réclamer à de grands gaillards de vingt ans l'ordre minutieux d'une ménagère, mais si une couverture

faisait par ci par là quelques plis superflus, les draps étaient propres, le plancher net, les effets soigneusement rangés et les fenêtres largement ouvertes.

Sur les murs des corridors s'étalent des expositions : graphiques, gravures, cartes postales, dessins, photographies, tout un ensemble de documents pour faire connaître aux élèves Cracovie, ou les Tatry. La semaine prochaine, on changera le décor, et c'est Varsovie ou Wilno dont ils feront la connaissance tout en flânant.

Nous entrons à l'improviste dans la salle de sciences naturelles. Oh ! oh ! c'est trop beau pour y croire ! Mais je dois me rendre à l'évidence : les jeunes gens sont penchés sur des microscopes... Vous lisez bien : des microscopes, non pas des loupes. Il y a un microscope pour deux élèves ! Le professeur me montre non sans fierté toutes sortes de préparations anatomiques qui baignent dans l'alcool. Elles présentent les poumons d'une grenouille, l'appareil nerveux d'un insecte, l'appareil digestif d'un oiseau, que sais-je ! Le travail en est remarquable : la Pologne possède de bons praticiens. « Mais, dit le professeur, ce sont des travaux d'élèves. » Pour le coup, je n'en crois pas mes oreilles, je félicite les jeunes gens avec la plus entière conviction.

La salle de dessin joue les salles de musée, pour quelques jours. On y a exposé en bonne lumière sur



DESSIN D'HENRI SMIALOWSKI

des chevalets des dessins comme... je n'en aurais pas exécuté au lycée, moi, premier prix de dessin. Les méthodes pédagogiques modernes ont du bon et la jeunesse polonaise des dons !

Pour finir (l'auto m'attend) le Directeur me conduit au parloir. Il n'y a pas de tableaux d'honneur. Il y a bien autre chose :

Les croix de guerre remportées par les élèves en 1920, lorsque ces adolescents se précipitèrent au secours de la patrie à peine renaissante et de nouveau envahie :

le drapeau de l'Ecole, un drapeau qui a reçu des balles ;

la liste des morts et des disparus.

A l'Ecole Normale de Lowicz, j'ai trouvé la Pologne intelligente, artiste, avide de savoir, et aussi la Pologne héroïque, qui veut vivre libre ou mourir : toute la Pologne.

« ...Aux âmes bien nées

« La valeur n'attend pas le nombre des années »,

et les Normaliens de Lowicz ont été l'incarnation de la Pologne éternelle.

ROSA BAILLY.

Quelques jours se sont passés depuis que j'ai rédigé

ces souvenirs, et la poste m'apporte un colis de Lowicz. Je défais en hâte les ficelles, les papiers, et je trouve un album confectionné par mes amis de l'Ecole Normale. La couverture est de bois sculpté, personnages et motifs décoratifs, par Jean Kutkowski, avec une dédicace : *Wam* (à vous). La première page porte cette inscription :

« Madame,

« Le Cercle de peinture J. Malczewski, à l'Ecole Normale Joseph Pilsudski à Lowicz, a l'honneur de vous offrir ce modeste album contenant quelques dessins de ses membres.

« Fascinés par la grandeur de la peinture du peuple français, nous croyons que la sincérité de la vision introspective, la hardiesse de conception et la profonde connaissance de l'art sont la base du succès. »

Ne voilà-t-il pas un excellent programme ?

A la page suivante, un sonnet d'Etienne Durmaj, que je vous traduirai quelque jour.

Puis, une série étourdissante d'études au pastel ou au crayon noir de Georges Zieleziński, Jean Kutkowski, Eugène et Henri Smialkowski et François Rembowski.

Retenons ces noms-là. J'ai idée que nous les retrouverons dans quelques années, à la tête de l'art polonais.

Souvenir d'un beau voyage en Pologne

UNE PAYSE

C'est étonnant comme nous nous sentons libres, loin de Paris, loin de la France ! Nos amis polonais nous jugent peut-être un peu bruyants, mais, comme nous nous imaginons que personne ne nous comprend, pourquoi ne ferions-nous pas, entre nous, nos réflexions à haute voix ! admirant une chose, critiquant une autre, comparant un point de vue, discutant sur un monument, un type, et fredonnant à propos de rien les fragments des chansons à la mode.

Comme nous, la jeunesse polonaise qui nous reçoit et nous guide est exubérante ; mais moins que nous, pourtant ; c'est qu'elle est chez elle... et, de plus, un siècle de persécution ont formé cette génération plus sérieuse et qui parle volontiers philosophie et politique, ce dont nous ne nous soucions guère pour le moment.

Nous causons ensemble comme de vieux amis, sans faire de phrases, en riant ; chacun parlant plus ou moins difficilement dans la langue de l'autre pour mieux se faire comprendre ou simplement pour montrer son savoir, ce qui est notre cas à nous, si fiers des quelques mots que nous savons depuis huit jours que nous sommes en Pologne.

Dans le groupe de la jeunesse qui nous reçoit aujourd'hui, une gentille jeune fille se tient à l'écart, et pourtant, elle paraît heureuse de nous voir, et rit de nos plaisanteries, qu'elle semble fort bien comprendre. Ses yeux ne nous quittent pas... Sa physionomie nous attire... Pourquoi ne nous adresse-t-elle pas une parole de bienvenue comme tout le monde ? C'est que... c'est que... pour elle nous ne sommes pas des étrangers, nous sommes des compatriotes, des Parisiens, comme elle. Il lui semble, en nous entendant, être de retour dans son pays natal, que son père représente ici...!

Enfin, nous faisons connaissance, mais cérémonieusement, comme à Paris. Je lui présente un groupe de camarades de voyage. Cette présentation nous a rendus tous plus calmes. Nous ne voulons pas passer aux yeux de notre jeune compatriote pour des fous ou pour des gens mal élevés... Nous voilà retombés tout à coup dans la vie de Paris !. Les jeunes gens débitent d'aimables phrases, nous nous informons de ce qu'est la vie en Pologne.

Elle aime beaucoup les Polonais, mais elle regrette toujours la France que nous représentons pour elle aujourd'hui ; nous lui rappelons l'entrain et la gaieté d'une jeunesse parisienne qu'elle a quittée, qui parlait sa langue et qui l'entraînait aussi à rire et à s'amuser !

Nous nous connaissons maintenant, notre gaieté reprend le dessus. Elle y prend part ; nous lui parlons de Paris, du métro. Sur la plate-forme d'un tramway, nous nous efforçons, par nos bousculades, de rappeler à notre petite compatriote les tassements et les disputes des heures d'affluence.

Puis nous imitons les cris cacophoniques du jazz-band, qu'elle ne connaît pas ; nous lui apprenons les refrains à la mode ; nous faisons beaucoup de bruit, cette fois, si bien qu'une des personnes sérieuses nous dit : « Un peu de calme, jeunesse, vous allez ennuyer M. le Consul de France, qui est avec nous. »

Comment ! Madame ! mais c'est pour sa fille que nous faisons tout ce bruit ! Nous voulons lui faire revivre une heure de la vie bruyante et entraînée de notre beau et cher Paris qu'on regrette toujours quand on l'a quitté !

MARTHE PIEDZICKA.



LES COURONNES. — *Composition de Sophie Stryjenska*

Calme en Mer

Le vent à peine émeut le pavillon du bord.
L'onde claire se tait, mollement balancée :
Telle, au bonheur rêvant, la jeune fiancée
Pour soupirer s'éveille et bientôt se rendort.

Comme après le combat la bannière affaissée,
La voile, au mât nu, pend. D'un roulis sans effort
Bercé, le bateau semble amarré dans le port.
L'équipage repose et la crainte est passée.

O mer, il est au fond de tes gouffres peuplés,
Un polype : assoupi quand les cieux sont troublés,
En temps calme, il étend ses longs bras à la ronde.

Ainsi, Pensée, en toi l'hydre des souvenirs
Dort quand sévit le sort et quand l'orage gronde :
Mais le cœur calme sent ses griffes se rouvrir.

(Traduction de Marc Legrand).

Adam MICKIEWICZ.

Les Steppes d'Akermann

Longues vagues d'herbage, espace illimité ;
Dans la steppe, la nuit, notre chariot flotte.
Sur l'océan de fleurs l'essieu glisse et chuchotte,
Accrochant des buissons empourprés par l'été.

Ni tertre ni chemin ; partout l'obscurité ;
Je cherche dans le ciel l'astre cher au pilote ;
Seul, pareil à l'aurore, un phare au loin tremblotte.
Et le Dniester semble un nuage argenté.

Arrêtons ! Quel silence ! Il passe un vol de grues ;
L'œil chercherait en vain leurs files disparues.
J'entends le serpent fuir, le papillon voler.

Le silence est si grand dans la nuit solennelle
Que je pourrais entendre une voix m'appeler
De Wilno. Bah ! partons ! personne ne m'appelle !

(Traduction d'A. Schurr.)